

et pure de cette jeune enfant lorsqu'elle ramenait le soir son petit troupeau ; mais la pauvre petite était sans cesse inquiète et agitée ; l'exécration insensée dont elle était l'objet glaçait son cœur et parfois elle s'épouvantait d'elle-même. Un rien suffisait à lui donner des terreurs : chantait elle avec abandon quelque tristefrain, on la voyait soudain s'interrompre, rester interdite et se prendre à pleurer parce que le bruit de son chant avait réveillé un héron, hôte triste et constant de ces rives poissonneuses, qui repliait son long cou, rejetait ses pattes en arrière, et, déployant lentement ses ailes grises, comme deux voiles ternies par de fréquents orages, s'éloignait d'un vol uniforme en poussant un cri bref et mélancolique, image de sa vie de souffrance et d'anxiété. — A la fin d'un automne on cessa tout à-coup de voir Gattie. Deux sœurs de la charité venaient chaque jour visiter la cabane isolée où l'on entendait confusément des éclats de voix étranges se mêler à des chants doux et mélancoliques. Un jour les sœurs ne vinrent pas, et au crépuscule un prêtre et une vieille femme en pleurs accompagnaient une bière vers l'église. La jeune fille était morte folle.

IV.

— Dans les Pyrénées françaises, le chant a de la hardiesse, presque de l'élévation parmi les pâtres, et rappelle par la mélodie, la pensée et le rythme beaucoup de choses de l'Écclésiaste et du Psalmiste. Dans les Pyrénées espagnoles, au contraire, les chants de montagne sont remarquables par leur vivacité, le redoublement de leurs rimes, et surtout par le mélange inattendu d'une pensée triste qui vient brusquement interrompre un joyeux boléro. Ainsi :

De liberté jalouses,
Voyez, sur ces pelouses,
Ces jeunes Andalouses